

*La Maison-Dieu*, 135, 1978, 6-8.

Agnès CASTIGLIONE

## " JE RÉSOUS SUR LA LYRE MON ÉNIGME "

**I**L Y A, dans ce qu'il est convenu d'appeler « la poésie », nombre de vers, de distiques, de strophes, mystérieusement accrochés à nos mémoires et qui ont valeur de *talisman*. Pour preuve de cela, parmi tant et tant de poèmes qui se présentent spontanément à l'esprit pour peu que l'on s'y arrête un peu, je ne veux que cette finale de « L'invitation au voyage » :

« *Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or... »*

Il semble bien qu'il y ait là, enfermé dans cet agencement particulier des termes et des timbres, un pouvoir exceptionnel du verbe, de taille à tenir en échec toute détresse, de nature à sauver du désespoir. Et si le terme de « talisman » me semble s'imposer c'est autant pour ses vertus de *signe* (de signal) que de *porte-bonheur*. Mystérieusement, tout à coup, venue au juste d'on ne sait où (l'origine ici n'offre pas la moindre importance) une voix s'élève qui me raccorde à nouveau au monde, instaure le chant là où était le bruit. A travers ces lignes-là, j'observe comme un signal lumineux, clignotant imperceptiblement, marquant idéalement le

lieu d'un pays d'autre essence, celui de la réconciliation et, de ce fait même, portant véritablement le bonheur.

Ce que *les Psaumes* portent aujourd'hui dans nos existences profanes ne me semble pas d'une autre nature. A travers les imprécations et les soubresauts de la souffrance exprimée, se déroule tout de même telle ligne mélodique, luit toujours le talisman qui marque le lieu du sacré.

Tout à coup voici que s'élève le chant universel, le chant ininterrompu car cette parole, à ce degré de l'expression, est celle de tous les hommes. Qu'elle soit de détresse ou de jubilation, de doute ou d'espérance, de haine ou d'amour, cette parole est mienne. Epouvanté, entouré, cerné, « voué à la chute », entre les « filets des enfers » et les « pièges de la mort », l'éternel même homme, « homme perfide et pervers », « homme de sang et de fraude », ne cesse de souffrir et de faire souffrir. Son cri, longuement porté d'écho en écho, c'est le mien.

Je dirai ici volontiers du Psaume ce que Luc Decaunes — dans son ouvrage *Poésie unanime poésie anonyme* — dit de la poésie : « ... c'est après tout l'écho dans la montagne, c'est cette voix venue de nulle part et de partout, qui répond à notre appel, raffermi notre espérance et ruine un instant la solitude, le désordre, la peur. Voix sans visage, voix sans histoire, qui se suffit à elle-même. »

Il y a plus : « roi de mes douleurs » devant cette verbalisation intemporelle, ma sensibilité, ma perception s'affinent et s'enrichissent au seul bruit de cette clameur universelle, cette formulation lyrique devient partie constituante de ma réalité et mon expérience, pour limitée qu'elle soit, s'élargit tout soudain de toute la sensibilité humaine.

Mais tout à coup, à je ne sais quel éclat particulier des mots sous les mots, à je ne sais quel frémissement, quelle ampleur du verbe, quel signe marquant le seuil d'un autre territoire, me voici mystérieusement appelé à un monde plus vaste : sous moi « mes pas sont élargis », « mon cœur est mis au large ». Un message m'est fragilement adressé :

« Non point récit, non point langage,  
point de voix qu'on puisse entendre ;  
mais pour toute la terre en ressortent les lignes  
et les mots jusqu'aux limites du monde. »

J'atteins au domaine sacré de la réconciliation, je suis véritablement « sur le chemin d'éternité », en cet espace particulier où je puis me sentir inexplicablement heureux et prêt à la jubilation :

*« Jérusalem, bâtie comme une ville  
où tout ensemble fait corps,  
C'est là que montent les tribus...*

*Appelez de beaux jours sur Jérusalem :  
paix à tes tentes !*

*Adviennent de beaux jours dans tes murs :  
paix à tes châteaux ! »*

Car un talisman m'est donné :

*« Ma bouche énonce la sagesse  
et le murmure de mon cœur, l'intelligence ;  
je tends l'oreille à quelque proverbe,  
je résous sur la lyre mon énigme. »*

Pour le croyant qui dialogue avec son Dieu, pour celui qui se reconnaît en cette parole plus vaste que lui et cependant lui-même, qui sait entendre à travers les mots le déclic ouvrant un autre espace, qui marche alors comme en terre familière sur ce territoire foudroyé du sacré, le Psaume est vraiment, au sens propre, un *porte-bonheur*. Cet homme, c'est celui-là dont il est dit :

*« Il est comme un arbre planté  
près du cours des eaux,  
qui donne son fruit en la saison  
et jamais son feuillage ne sèche... »*

*Le Val Martel,  
août 1978*

Agnès CASTIGLIONE